Entre le compost et l'horizon[1]

Les rencontres de l'Agir poétique

La barbarie vient[2]. Sans être oiseau de mauvaise augure, qui peut nier que la barbarie vient ? Elle est là ! Posons cette hypothèse, la barbarie se pense avec la masse : importance des masses monétaires comme critère de l'économie (PIB, bénéfices, chiffres d'affaire, etc.) ; masses d'extractions de ressources diverses - on n'a jamais autant extrait/produit de pétrole, métaux, etc., mais aussi de gaz à effet de serre ; perte massive de biodiversité partout sur la planète ; destructions des sols et des forêts ; accroissements des inégalités ; nécessité des masses de gens pour faire la guerre (chaire à canon) avec en corollaire, des masses de victimes collatérales (réduction générale de la valeur de la vie humaine - et que dire des autres vies) ; masse d'exclus qui se manifestent en votant massivement pour la figure du sauveur ; masse du peuple qui s'inscrit dans l'unité massive de la nation à défendre (NAD[3]) et surtout à étendre comme au temps des empires.

Les empires financiers/technologiques et territoriaux forment une collusion à une hauteur jamais égalée. Car cette gestion des masses s'accompagne de visions souverainistes aux relents de plus en plus autoritaires sous des allures parfois de libertarianisme réactionnaire, ou des Etats fascisants et jusqu'au sein des "démocraties", produisent de monstrueux retours vers le futur d'un techno-néo-féodalisme[4].

La vulgarité des géants surpuissants qui dansent sur les masses

Ces hyper-puissants, géants libérés de toutes contraintes dansent (littéralement[5]) sur la tête des masses, en hommage au dieu de la croissance économique infinie dans un monde sans limites : only the sky is the limit. Mais ce n'est pas tout à fait exact, si certains croient que l'extension sans limite peut nous amener sur mars, ce qui se joue de manière sous-jacente, c'est la compréhension qu'il y a une finitude au capitalisme et que *"Nous entrons dans une lutte à mort entre l'économie écologique et le capitalisme de la finitude autoritaire[6]",* ou dans une forme de "*métavers révélant de manière vertigineuse les progrès terrifiants du capitalisme sans la démocratie*[7]" . *Quoi qu'il en soit*, le dévoilement est total, le "capital en scène[8]" n'offre plus de doute sur les intentions de certains qui pourraient risquer de domestiquer nos esprits[9] avec plus de force que jamais.

Face à eux, nos Etats démocratiques au pouvoir représentatif et leurs leaders semblent devenus des nains, petits roitelets agités, et leur coopération plus que jamais incertaine, malgré/à cause de leurs volontés de puissance à eux aussi. Somme toute, le système représentatif fonctionne tout autant sur la base de la masse et la capitalisation compétitive d'électeurs partisans… de masse. Cette démocratie là est à bout de souffle et montre toutes ses limites sans aucune ambiguïté. Nous le savions à peu près mais maintenant la messe se dit.

L'écologie a disparu du débat public, "*on regarde ailleurs alors que l'urgence est là*[10]", et l'écologie

---

[1] Henri Atlan, biologiste et médecin, pensant l'organisation du vivant il y a plusieurs décennies, proposait de le situer "Entre le cristal et la fumée", deux choses sans vie. Aujourd'hui, "Face à Gaïa", ainsi que le conçoit Bruno Latour, modestement, je propose d'autres "bornes", vivantes : le compost et l'horizon.

[2] Voir le livre d'Isabelle Stengers, Au temps des catastrophes. Résister à la barbarie qui vient

[3] Tourner le N de 90° et vous avez un Z (ZAD), il nous faut vraiment prendre une autre direction.

[4] Voir sur Wikipedia

[5] Elon Musk qui danse, et fait un geste incroyable, Trump danse avec YMCA.

[6] Voir l'ouvrage nouvellement publié de Arnaud Orain, *Le monde confisqué Essai sur le capitalisme de la finitude (XVIe - XXIe siècle)*

[7] Voir le Capitalisme sans la démocratie de Quin Slobodan

[8] On reconnaîtra cette consonance avec la notion de capitalocène

[9] Il y a beaucoup à lire ou écouter sur ce sujet. Voir par exemple l'émission radiophonique de la RTBF

[10] Emission de radio sur France Culture avec Jean Jouzel, ancien vice-président du GIEC

politique se réduit à une écologie partisane devenue moribonde ou à une écologie punitive et réglementaire voire quasi bureaucratique, et que dire du social aux inégalités en recrudescence et surtout jamais égalées. C'est à un triple désastre écologique auquel nous assistons : environnemental et planétaire, social et politique, mental et spirituel[11].

Voici cette sorte de bain si peu cosmopolitique dans lequel nous semblons tous immergés et, nous petits bruxellois, nains parmi les nains, peut-être terrorisés par cette vision du monde aux allures d'apocalypse - montée des eaux, flammes de l'enfer, fureur des guerres - nous pourrions nous sentir tétanisés par la joie exultante de ces danseurs surpuissants machistes et suprémacistes nous renvoyant à l'étroitesse de nos pensées tristes d'impuissants.

Mais non, c'est le contraire, prenons cela comme un indicateur formidable d'autres directions à prendre.

Rebelles, nous sommes convoqués pour rechercher d'autres voies et moyens
Une convocation à résister[12] et surtout à rechercher d'autres voies et moyens. Si nous ne savons pas vraiment où aller, maintenant nous savons où ne pas aller. A la masse, préférons les mises en relations multiples et la compréhension des interdépendances. A la domination des solutions technicistes croissantes, pensons et problématisons les situations dans lesquelles nous composons mais surtout où nous questionnons ce à quoi nous sommes soumis. A la conquête impériale (territoriale), opposons des alliances en réseaux d'alliances. Au monde sans fin, préférons les mondes ancrés à l'infinité des possibles, ce qui suppose l'imagination et la créativité et le renversement esthétique. A la mondialisation/globalisation irresponsable, pensons les conséquences de nos agissements en solidarité avec les générations futures. A l'isolement individuel, générons des collectifs et produisons du sens en commun en faisant dialoguer les faits et les valeurs. A la croissance matérielle, financière, etc., continue, faisons prospérer des lieux à l'habitabilité croissante, imaginons des bassins de solidarité divers, pensons/agissons à partir de nos milieux pour instaurer des paysages de la pensée/action. Et que dire face à l'IA, luttons à tous les niveaux pour récupérer les capacités d'intelligence collective.

Vers une écologie pragmatique, heureuse et décomplexée
Voilà sans doute ce que serait une écologie faite de pratiques joyeuse et sérieuses, des mises en rapport d'êtres aux modes d'existences diversifiés, voire divergents, mais qui réussissent (ou tentent de réussir) à créer des relations où chacun se trouve dépendant des autres pour préserver ses propres attachements, c'est ce que Emilie Hache appelle le compromis moral[13]. C'est ce que l'on peut appeler aussi le paradoxe situationnel[14], des mondes se retrouvent dans des lieux/situations.

Nous avons une habitude classique dans l'éducation populaire de nous situer - pour beaucoup - dans une dynamique critique du système et c'est parfaitement louable, mais à la valeur du "Contre" - souvent apragmatique - nous pouvons articuler / substituer la valeur d'une praxis du "Pour", comme le dit Vinciane Despret[15] : l'esprit critique sans se donner de capacité à agir concret amenant tellement souvent à des jugements aigris ou à des passions tristes. Au pragmatisme libéral (car il ne faut pas

---

[11] Adaptation de Les trois écologies de Félix Guattari. On rappellera que Guattari dans ce livre avait déjà repéré les agissements de Trump, c'était en 1989 : "*Une autre espèce d'algue relevant, cette fois, de l'écologie sociale consiste en cette liberté de prolifération qui est laissée à des hommes comme Donald Trump qui s'empare de quartiers entiers de New York, d'Atlantic City, etc., pour les « rénover », en augmenter les loyers et refouler, par la même occasion, des dizaines de milliers de familles pauvres, dont la plupart sont condamnées à devenir « homeless », l'équivalent ici des poissons morts de l'écologie environnementale.*" (p.29)

[12] Voir Salomé Saqué, ici sur sur Reporterre, voir son livre aussi, Résister, Payot (petit livre à 5 €)

[13] Voir Ce à quoi nous tenons

[14] C'est moi qui le nomme ainsi, à l'extension infinie de l'économie dans un monde fini, qui amène au collapsus, nous faut-il inventer ce qui tord la réalité pour retourner cette énergie de la croissance en énergie tout aussi puissante de sens (commun). C'est pourquoi je n'emploie pas non plus le mot de décroissance (même si ce n'est pas interdit).

[15] Dans cette vidéo (ou une autre de la série produite par l'UCL)

l'oublier, la force du néolibéralisme c'est aussi sa force pragmatique : pensons à cette puissante capacité transformatrice extirpant/extractant de la terre et des hommes énergie et matière pour en faire des productions utilisables, certes, mais aussi une concentration du capital et des déchets bien sûr) opposons le pragmatisme de nos agissements.

Alors demandons-nous avec Vinciane q*u'est ce qu'on pourrait fabriquer pour ne pas être malheureux…?* Certes très modestement, il s'agit tout de même de proposer plus radicalement de participer à la fabrication d'un mode de pensée, surtout un mode de faire et d'agirs transformateurs, au total, un mode de pensée/action qui puisse être désirable en tout point, en tous lieux reliés et ouvrant sur de nouvelles capacités transformatrices, faisant de nous, modernes Occidentaux, *mutilés du commun* que nous sommes, comme le dit Starhawk[16], des êtres un peu plus compétents en la matière.

Problématisons dans les situations, entre l'analyse de nos soumissions et la générativité de nouveaux liens

Comment répondre ? C'est dès lors à chaque point, chaque lieu/situation relais de générer ses formes de problématisations non soumission/création de nouveaux liens. Dans une telle perspective, la politique ne se situe pas au niveau national ou européen, c'est comme le dirait Isabelle Stengers, quelque chose hors-sol[17]. *"Ce n'est pas par accord au-dessus du sol et niant la différence entre les sols",* on pourrait le dire pour les rivières et les vallées. *"Pour ce qui nous intéresse et ceux qui sont impliqués : penser relations possibles entre lieux… qui ont leurs obligations propres. C'est un appel à l'attention à ce que nous devons prendre au sérieux. La lutte est à tous les niveaux pour récupérer les capacités d'intelligence collective, propre à réussir à faire des liens avec d'autres."* Aux points/lieux relais nous ajoutons donc réseau et à l'ensemble généré, espace de vie, le contraire de l'empire voire pire, l'Etat-nation.

Si l'horizon du pire nous est indiqué par nos danseurs à l'hubris démesuré érigé comme un signal de repoussoir, qui doivent leur existence - sans doute - à la myriade de démissions/soumissions qui font cette situation dominante, nous les sous-nains, nous n'avons pas attendu leur perfide érection comme indication pour avoir commencé à apprendre à tenter quelques fécondes alliances afin de dépasser les ornières de l'administration et de certaines formes du professionnalisme, les silos et lasagnes institutionnelles, les réductions politiques ou les injonctions technico-politiques, les forces de l'individualisme, ou de l'extractivisme quel qu'il soit, etc.

Dansons, nous aussi, mais ensemble, entre pairs cosmopolitiques

Dansons donc, nous aussi, pas au-dessus des masses, mais les un·e·s avec les autres sur des airs de composition aux multiples harmonies, soyons cosmopolitiques[18].

Par exemple, parler de solidarité de bassin versant c'est composer un balai de problématisation autour des inondations en ne laissant pas seulement la baguette de la direction aux technocrates qui n'avaient dans leur carton qu'une solution à offrir - celle du bassin d'orage : on ne fait pas une symphonie avec une note - mais en permettant à tous les autres actants, la vallée, le sol et les capacités d'infiltration du sous-sol, les imperméabilisations toujours à l'oeuvre, etc., ou les autres acteurs tels hydrologues, géologues, architectes, historien·ne·s, paysagistes ainsi que les habitants et leurs savoirs d'usage (ou autres), la société civile et ces capacités à agir, sans oublier les poètes, etc., permettant d'imaginer dès lors d'autres possibles. Nous n'avions pas accepté cette disqualification politique - du droit à l'expression - et surtout cette inconsistance, pire, cette inconséquence politique qui était de refuser le dialogue pour trouver et rechercher de nouvelles approches au problème.

Nous avions opposé avec notre bon sens commun le fait qu'il y avait autre chose à regarder et à bien considérer, ce qui nous a amené à d'autres alliances. Tout comme nous n'avions pas accepté la disqualification des pouvoirs publics par l'entreprise privée Veolia lors d'un chantage

---

[16] Starhawk, *Quel monde voulons-nous*, Editions Cambourakis

[17] Dans cette vidéo de la Manufacture des idées

[18] Cosmopolitiques, terme que nous emprunton à Isabelle Stengers

environnemental. Nous avions plaidé pour un refus de la marchandisation de l'eau et pour une gestion en bien commun, du territoire à la gestion générale de l'eau en proposant de réconcilier la ville avec l'eau[19], c'était la naissance des EGEB en soi. Fameux problème de sortie de domination du privé sur le public. Mais les pouvoirs publics ne nous ont jamais rendu véritablement la pareille, c'est-à-dire du public vers le commun (les communs, commons) et c'est ce qui fait la difficulté des EGEB aujourd'hui.

Nous avions cherché à chorégraphier autrement la manière de "gérer l'eau" en inventant ou utilisant de nouveaux concepts, quelque peu chantants, tels que les Nouvelles rivières urbaines, les Communautés hydrologiques, les Rivières paysagères, etc., - autant de concepts hybrides humains, non humains - ou de nouveaux dispositifs d'élaboration collectives, les Map-it, Cafés des savoirs, Enquêtes paysagères et autres Parlement des choses de l'eau et du paysage, Demande commune[20], etc. C'est ainsi que nous avons déjà commencé à apprendre à créer des situations de confiance, mais ces lieux de confiance entre scientifiques et activistes, par exemple, ne vont pas de soi, et cela fait partie de nos problématiques et de nos apprentissages. Nous avons quelques réussites mais nous nous sommes aussi trompés. Ces alliances-là ne sont pas si simples à créer, elles demandent de multiples expérimentations, essais et erreurs, une grande capacité au dialogue, surtout de traduction de mondes en mondes aux distances parfois plus éloignées que l'on ne croit. Apprendre à danser ensemble n'est pas évident. Et lorsqu'il s'agit de de mener la danse avec les pouvoirs publics, cela se corse encore.

L'arbre de l'eau ne doit pas cacher la forêt des pratiques écologiques

Les EGEB sont inscrits dans un monde, celui de l'eau, car il y a un monde de l'eau, avec ses experts, ses contradicteurs et penseurs, ses institutions et sa société civile. Il y a ses régulations, etc. Il y a donc un en soi de l'eau et de ses potentiels d'évolution. Cependant l'eau elle-même, cet élément aux caractéristiques multiples et propriétés physico-chimiques qui permettent tant d'assemblage, à la base de toute vie, nous amène toujours ailleurs dès lors qu'on lui permet d'aller à la rencontre des autres éléments ou êtres. Elle nous amène au sol, à la géographie, aux plantes et au reste du vivant en s'installant dans le paysage qui s'instaure. Elle nous amène à nous aussi, donc.

Ce qui nous est apparu avec les EGEB en effet, c'est que cet élément nous parlait autant de ses "aptitudes" dès lors qu'on la laisse "libre" de créer des combinaisons que de nous et les pratiques que cet élément et toutes ses combinaisons nous font faire[21]. La manière d'entrer en politique de l'eau devenait métaphorique d'un questionnement plus large, ces mises en relations, problématisations et questionnements, ce que l'on peut appeler ces agir poétiques ou écologie des pratiques, font donc déjà partie du patrimoine des EGEB, sans pour autant que nous ayons une réflexion suffisante (mais pas ignorante non plus). Ce qui nous légitime d'une part à avancer sur ce chemin de pensée/action, mais ce qui nous rend insuffisant (largement) pour avancer sans expérimenter/enquêter avec d'autres.

Inventer le rapport distribution/redistribution au coeur de nos subsistances

Cependant, on ne peut contester que face au fait de problématiser les choses dans ce qui fait situation, il y a la demande (commune?) pour trouver des solutions : il y a là une dialectique problème/solution qui fait problème en soi et que nous devons aborder. Les inondés n'accepteraient pas qu'un apragmatisme - fut-ce la problématisation bien posée - fasse que cela ne débouche pas sur des solutions à ce qui fait leurs problèmes à eux. C'est aussi pourquoi nous sommes entrés dans des projets (financés) de co-production avec des succès plus ou moins importants.

Si nos rapports avec des scientifiques ont pu pas mal fonctionner dans des espaces de dialogue (qui dépassent le projet) avec Brusseau notamment, car ils ouvrent sur ces formes de problématisation au

---

[19] Voir le texte que nous avions écrit à la base des EGEB en 2010.

[20] La demande commune est une notion qui est apparue au sein de la recherche-action Brusseau.

[21] Utilisation ici de la notion de voie moyenne, le faire faire, expliquée par Vinciane Despret dans l'une de ses vidéos qui la tenait elle-même de Bruno Latour qui le tient lui-même d'autres encore… Cette voie se situe entre la voix passive et la voix active (les deux voix verbales que l'on a appris à l'école primaire). Cette voie du faire faire est à prendre au sérieux

moins autant que sur des recherches de solutions, dès lors qu'il s'est agi de coproduire avec les pouvoirs publics, tout se dégrade et est rendu tellement difficile, voire impossible (Brusseau Bis, SmartWater). Mais au fond, cela tombe peut-être sous le sens, dès lors que problématisation égale pensée sur "à quoi nous sommes soumis".

Pour les institutions publiques, il y a une difficulté à ce partage du/des pouvoirs /moyens /propositions : "*nous n'avons pas le temps d'envisager de problématiser*", nous disent-ils, parfois il n'y a pas l'envie, entend-on aussi, au total, "cela ne nous intéresse pas !"[22]. Il sont certes du côté du pouvoir et ils laisseront quelques échappatoires participatives de-ci, de-là, comme une *participation washing*[23]. Face à cela, il y a peut-être des rapport de force à construire tout de même… En tout cas, le rapport au pouvoir/institution publique est à problématiser.

Car ce n'est pas tout, l'écologie des pratiques en recherchant des mondes communs/sens commun, n'est autre qu'une manière de *distribuer* à la source pouvoirs, savoirs et moyens, ce qui est une bonne chose. Cependant, nous ne réussissons pas plus à ce que la *redistribution* (la subvention) publique puisse soutenir cette *distribution* (commons). Ce qui forme un autre problème posé à nous-même et qui n'est pas des moindres : celui de notre propre subsistance/reproduction. Nous sommes nombreux à en être là et nous le serons de plus en plus du fait des politiques attirées par le néo-libéralisme (notre repoussoir).

Mais cette *redistribution*, peut-être ne devons-nous pas la demander seulement à l'Etat, et peut-être pouvons nous la créer nous-même ? On peut prendre l'exemple ici des tontines de Dakar[24] qui financent de l'expertise. Alors il nous faut inventer d'autres lieux de distribution/redistribution, des formes de solidarité où la redistribution est le fruit d'une action de distribution (comme par exemple des fonds de solidarité co-gérés par les pairs, en bien commun). C'est une partie de notre problème de subsistance, avec ou sans l'institution publique.

La proposition de dispositif :
Les rencontres de l'agir poétique pour une Université de l'écologie des pratiques

C'est pourquoi nous plaidons pour la création d'un dispositif somme toute assez simple. Tout d'abord, il s'agit de co-créer des lieux spécifiques où se nouent pensée et action, des lieux qui sont autant de lieux d'échanges et de savoirs et connaissances, des lieux donc, entre activisme et science, des lieux de problématisation ou de gestation d'intelligence collective.

Ces lieux sont comme des points/relais qui ne sont autres que des moments de rencontre plus ou moins publics. Ces lieux, même éphémères, on pourrait les appeler les "Rencontre de l'agir poétique". Ils prennent la forme d'atelier, de conférence/débat, de promenades, ou autre chose qui invitent à un moment de réflexion dans ce qui fait problème pour certaines situations/personnes. Ils sont nécessairement le produit de collaborations/partenariats/désir d'élaborer ensemble. L'idée tout de même pour tenter de réduire la distance entre problématisation et solution, c'est d'installer ces moments de rencontres sur des trajectoires de projets potentiels (dialectique trajet/projet). Il ne s'agit donc pas de mener des rencontres-débats hors-sol (pensée pour la pensée), hors problématisation (terrienne) concrète, hors concernement de situations repérées, sans prise avec des mondes vécus, sensibles, désirants. Chacun de ces lieux est cependant en que tant lieu de prise sur le constat et la réalité, une prise de risque sur d'autres possibles, de nouvelles confiances, jamais assurées, avec d'autres acteurs et partenaires, d'autres vivants vers d'autres potentielles lignes de fuite pour ne pas rester nain parmi les nain…

---

[22] Cela nous a clairement été signifié dans le cadre du projet Brusseau Bis par BE ou par la Ville (2023).

[23] Il y a sans doute mieux à trouver, mais c'est déjà ça sur cette manière de laver et lisser les aspérités avec le participationwashing

[24] Voir sur site des EGEB, Dakar - Bruxelles

Mis en réseau entre eux, de lieux/relais en lieux/relais, ils commencent à formuler un paysage de la pensée/action[25], dont l'horizon ne nous est pas encore connu, ce que l'on pourrait appeler "Université de l'écologie des pratiques" qui est tout de même une épaisseur et une étendue à la fois. Peut-être que plus qu'un horizon il faut penser au compost que ces assemblages de loin en loin, de fermentation en fermentation, généreront. On ne peut le dire encore, c'est par l'expérimentation même que l'on pourra y voir plus clair. Il n'y a pas de téléologie, de fin assurée, mais des métamorphoses potentielles et il faudrait bien qu'on problématise le rapport entre le compost et l'horizon ! N'est-ce pas le travail du paysage ?

D. Nalpas

[25] On peut s'inspirer ici de Michel Collot et la notion de Pensée-paysage